

PAUL.—Mon frère !

LOUIS.—Paul !...

DIDIER.—Ah ! vous ne vous attendiez pas à me revoir, moi que vous aviez enfermé dans ce réduit où je devais mourir ! où je suis resté deux jours en proie à tous les supplices, à toutes les tortures. Oh ! que les heures venaient lentement !... Épuisé par mes cris inutiles, par les déchirements de la faim, je sentais le froid de la mort s'emparer de moi, lorsqu'un bruit de pioches retentit au-dessus de ma tête... je me ranime, je reprends courage, on vient me secourir ! m'écriai-je ! mais tout à coup le bruit cesse, j'écoute... un instant après, une pierre tombe sur la trappe de ma prison, puis une autre, puis une autre encore... des voix confuses arrivent jusqu'à mon oreille, je les entends, je les distingue, j'appelle à mon aide ! rien... Les pierres tombaient toujours, puis un craquement épouvantable, horreur... Ils abattaient la maison.

PAUL et LOUIS.—Malheureux !

DIDIER.—J'avais fait le sacrifice de ma vie, je priais le ciel d'abréger mon supplice, lorsqu'un rayon de jour arrive jusqu'à moi, l'air me frappe au visage, on prononce mon nom ! une main saisit la mienne, on m'entraîne, on me soutient, on m'emporte... c'était Baignolet, Baignolet qui venait me sauver.

MONTREUIL. Baignolet !

BAGNOLET (*descendant*).—Et ça n'a pas été bien long... sans compter que c'est vous qui m'en avez fourni tous les moyens.

MONTREUIL.—Moi !

BAGNOLET.—D'abord, en m'enfermant dans un pavillon dont vous gardiez la porte tandis que je sautais par la fenêtre ; ensuite, en me fournissant un bon carrosse qui venait de vous conduire ; au